



Les femmes combattantes, ou les *Mater Dolorosa*¹ dans *La femme sans sépulture* et *L'Amour la Fantasia* d'Assia Djébar.

Fatiha CHAOUIB

Université de Ain Témouchent

Résumé

Dans cet article nous tenterons de mettre en lumière le génocide de la guerre d'Algérie, les supplices infligés au peuple et les bravoures des femmes qui ont accompagné les hommes dans leur lutte contre l'envahisseur français. Nous évoquerons quelques exemples de prisons ou d'espaces carcérales qui ont été le théâtre de massacre collectif, causant ainsi la désolation et le traumatisme. Dans cette fresque romanesque Assia Djébar nous révèle ce qui est tu par l'Histoire officielle, elle met au-devant de la scène, les crimes perpétrés par les bourreaux d'hier.

Mots clés : espace carcérale, supplice, traumatisme, silence, Histoire.

Abstract

In this article, we will attempt to shed light on the genocide of the Algerian war, the tortures inflicted on the people and the bravery of the women who accompanied the men in their fight against the French invaders. We'll look at some of the prisons and jails that were the scene of mass slaughter, causing desolation and trauma. In this novelistic fresco, Assia Djébar reveals what is hidden by official history, bringing to the fore the crimes perpetrated by yesterday's executioners

Keywords: prison space, torture, trauma, silence, History

Cette réflexion s'inscrit dans l'axe de recherche intitulé « Femmes combattantes, femmes prisonnières : incarcération, tortures et résistance féminine. » Dans laquelle, nous allons citer quelques exemples de prisons ou d'espaces carcérales pour être plus précis, car la prison n'est pas seulement un espace clos avec des barreaux mais pourrait être définie aussi comme un espace où : « des individus sont enfermés, contre leur gré ; d'autres les surveillent, pour que leur liberté continue d'être restreinte. » (El Maghrouti F.2014 : p81)

Ces espaces étaient évidemment, les grottes du Dahra, des Ouled Riah et des Sbeahs où l'on emmurait des centaines de personnes avec leurs enfants et même leurs troupeaux et les calciner jusqu'à la mort. C'est aussi des villages entiers pris en otage et torturer les habitants avec toutes sortes de supplices, ou tout simplement un espace inconnu où l'on détient une héroïne de la guerre pendant des jours sous l'interrogatoire pour la précipiter au final du haut d'un hélicoptère et priver sa progéniture de sa sépulture.

Notre objectif dans cette intervention est de défricher les mémoires et de montrer qu'Assia Djébar s'est assigné la tâche de parler, parler des silences de l'Histoire, ces terribles points d'orgues où l'histoire ne dit plus rien sur les crimes de l'envahisseur et c'est justement les accents les plus tragiques. Passer sous silence la souffrance et le traumatisme d'un peuple, de toute une génération de femmes qui se sont sacrifiées pour la patrie.

¹ Djébar, Assia. *L'Amour la fantasia*, Albin Michel, p 29.

L'expression *mater dolorosa*, littéralement « la mère douloureuse », figure archétypale de la mère explorée par la mort de son enfant [...] Ces *mater dolorosa* sont ainsi souvent mises en position de mères de la patrie. C'est une conséquence logique d'un fait historique : les soldats morts à la guerre étant présentés comme des fils de la nation, les femmes deviennent des mères de la nation. Elles portent l'angoisse de la perte d'une façon plus spirituelle que simplement maternelle. Tiré de : Catherine Ruchon, Docteure en sciences du langage Spécialité Analyse du discours Membre associée Pléiade <https://materdolorosa.hypotheses.org/48>, consulté 20/09/2023

Comme à son habitude, l'auteure cherche toujours à glorifier la figure féminine, et comme par enchantement, elle tombe sur un document du Baron Barchou, dans ses correspondances, il raconte l'histoire de deux héroïnes de la guerre, l'une arrache le cœur d'un cadavre français, l'autre écrase la tête de son enfant, d'une pierre pour empêcher qu'il ne tombe vivant entre les mains du conquérant.

La narratrice subjuguée par la bravoure de ces femmes nous rapporte les propos de Barchou :

Un mois après, Barchou se souvient donc et écrit : « des femmes, qui se trouvent toujours en grand nombre à la suite des tribus arabes, avaient montré le plus d'ardeur à ces mutilations. L'une d'elles gisait à côté d'un cadavre français dont elle avait arraché le cœur ! Une autre s'enfuyait, tenant un enfant dans ses bras : blessée d'un coup de feu, elle écrase avec une pierre la tête de l'enfant, pour l'empêcher de tomber vivant dans nos mains ; les soldats l'achevèrent elle-même à coup de baïonnette. [DJE BAR, 1995, p31]

La narratrice/auteure intervient et y répond :

[...]-, ces deux héroïnes entrent ainsi dans l'histoire nouvelle. Je recueille scrupuleusement l'image, deux guerrières entrevues de dos ou de biais, en plein tumulte, par l'aide de camp à l'œil incisif. Annonce une fièvre hallucinatoire, lacérée de folie... Image inaugurant les futures « mater dolorosa » musulmanes qui nécrophores de harem, vont enfanter durant la soumission du siècle suivant, des générations d'orphelins sans visage. (Id. p 31)

Quoi de plus beau ? Que de rendre à ces figures, qui ont marqué l'histoire, hommage et de les magnifier en figure archétypale de la mère explorée par la mort de son enfant des « mater dolorosa ». À travers le dialogue qu'elle fait aux conquérants, elle réécrit l'histoire de ces femmes condamnées deux fois ; la première par le bourreau d'hier qui n'avait aucun scrupule ni aucune pitié pour les femmes et les enfants, et une deuxième fois, par l'Histoire qui les présentent en véritables figures barbares, dépourvues de toute humanité.

Il faut dire que les conquérants français, en arrivant croyaient trouver des terres inoccupées et des femmes consentantes, prêtes à la reproduction et qui n'attendaient que les soldats français. Mais, ils étaient confrontés à de véritables lionnes qui avaient la certitude que la mort est plus clémente que l'envahisseur.

Alors pour établir solidement leur domination, ils avaient recours à d'infâmes moyens d'extermination du peuple.

Assia Djebar, recours aux archives dans son texte, pour faire le travail d'historienne et par souci d'objectivité. Elle présente d'abord, les différents témoins qui ont vécu la guerre d'Algérie, pour introduire ensuite, son texte à elle, et faire les commentaires à ces témoins : « Pélissier, l'intercesseur de cette mort longue, pour mille cinq cent cadavres sous El Kantara, avec leurs troupeaux bêlant indéfiniment au trépas, me tend son rapport et je reçois ce palimpseste pour y inscrire à mon tour la passion calcinée des ancêtres. » (Ibid. p 115)

À travers le commentaire, l'auteure tisse sa fiction : « je reçois ce palimpseste pour y inscrire à mon tour... ». Elle critique ouvertement, rectifie, modifie sans s'abriter derrière les parenthèses, elle peut même compléter une information ou lui substituer une autre. Citons à titre d'exemple une citation rapportée par l'auteure concernant l'enfumade des Ouled Riah² rédigée par Pélissier le lendemain du drame et qui sera commentée par la narratrice/auteure par la suite :

² Une partie de la tribu révoltée des Ouled Riah se réfugie dans une grotte du Dahra, profonde d'environ cent quatre-vingts mètres. Les Ouled Riah utilisent de longue date cet abri séculaire, il leur servait à échapper aux mehallas des deys. Pris au piège, ils envisagent un moment de demander l'aman. Les négociations ayant échoué, Pélissier, afin de précipiter le dénouement, fait allumer un brasier à l'entrée de la caverne. Un courant d'air active le foyer et entraîne à l'intérieur un flux brûlant de fumée. Le lendemain, près de 500 morts, de tous âges et de tous sexes, asphyxiés, seront dénombrés. Tiré de : Pierre Montagon, *Histoire de l'Algérie Chapitre XIV* ; [https://www.mimages-djebels.org/IMG/pdf/Histoire de l'Algerie de Pierre Montagnon Chapitre XIV.pdf](https://www.mimages-djebels.org/IMG/pdf/Histoire_de_l'Algerie_de_Pierre_Montagnon_Chapitre_XIV.pdf), consulté le 26/09/2023.

Il consigne dans le rapport règlementaire : « Ce sont des opérations, monsieur le Maréchal que l'on entreprend quand on y est forcé, mais que l'on prie Dieu de n'avoir à recommencer jamais ! » (Ibid. p 108). L'atrocité de l'acte fait parler l'humain enfoui dans le corps du bourreau.

Et l'auteure réplique à ce témoignage tout juste après en dessinant la scène dans les moindres détails.

Ainsi, Pélissier souffre, tourné vers Dieu sans doute, dans quelques prières... la victoire semble avoir été remportée sur les falaises. Or, le lendemain, le 23 juin, cette même nature se venge : l'odeur de la mort est telle (l'affluence des corbeaux et des vautours survolant le ravin ne cesse pas, les soldats voient même les oiseaux emporter des débris humains !) que Pélissier donne l'ordre, ce même jour, de transporter le camp une demi-lieue plus loin... (Ibid. p 108-109)

Il faut rappeler que l'enfumade et l'emmurement dans les grottes et les cavernes étaient le supplice le plus atroce appliqué par les occupants français contre la population autochtone afin d'obtenir leur soumission. Similaire dans son principe (enfumade) aux fours crématoires et aux chambres à gaz nazis, le procédé consistait à maintenir enfermés les algériens encore vivants dans la grotte et à en boucher hermétiquement toutes les issues et les ouvertures d'aération, puis à y mettre le feu.

La citation qui suit est un ordre du général Bugeaud à Pélissier, dévoilant cet acharnement français contre le peuple algérien : « Si ces gredins se retirent dans leurs grottes ordonne Bugeaud, imitez Cavaignac aux Sbéahs, enfumez-les à outrance comme des renards ! » (Ibid. p 96)

Le journal l'Humanité dévoile cette complicité dans ces quelques lignes :

Armée française a recouru-sur des ordres de l'état-, ne l'oublions jamais- à de violentes répressions, villages rasés et incendiés, exécutions de masse, déplacements forcés de populations... au sein de cette sinistre panoplie, les enfumades prirent une place importante : contraindre des populations à se réfugier-ou les poursuivre-dans des endroits isolés, en l'occurrence des grottes, les bloquer, puis allumer des brasiers et provoquer ainsi des morts atroces. [Alain, RUSCIO. 2022]

Des rapports militaires peuvent également constituer des documents irrévocables à étudier, vu leur crédibilité. Après l'enfumade des Ouled Riah, le colonel Pélissier, accompagné de son armée, pénètre dans les grottes, une lettre anonyme rédigée par un témoin et publiée par P. Christian relate l'horreur des faits :

J'ai visité les trois grottes : voici ce que j'ai vu », commence-t-il. A son tour, il découvre, étendus à l'entrée, les bœufs, les ânes, les moutons ; leur instinct les a poussés à respirer jusqu'à la fin l'air extérieur qui pouvait encore pénétrer. Au milieu des animaux, souvent même sous eux, gisent des corps de femmes, d'enfants : quelques-uns furent écrasés par l'affolement animal... l'anonyme s'attarde particulièrement sur un détail : j'ai vu un homme mort, le genou à terre, la main crispée sur la corne d'un bœuf. Devant lui était une femme tenant un enfant dans ses bras. Cet homme, il était facile à le reconnaître, avait été asphyxié, ainsi que la femme, l'enfant et le bœuf, au moment où il cherchait à préserver sa famille de la rage de cette animal. (Djebar, 1995, p 106)

En vraie historienne, soucieuse de la véracité de ses propos et voulant être plus objective à restituer la réalité, la narratrice recherche chez d'autres témoins la neutralité des faits.

Je reconstitue, à mon tour, cette nuit [...], Mais je préfère me tourner vers deux témoins oculaires : Un officier espagnol combattant dans l'armée française et qui fait partie de l'avant-garde. Le journal espagnol l'Héraldo publiera sa relation ; le second, un anonyme de la troupe décrira le drame à sa famille, dans une lettre que divulguera le docteur Christian. (Ibid. p 106)

Contrairement à Pélissier, le colonel Saint Arnaud évitera de noter ses impressions concernant l'enfumade des sbéahs, il enverra un rapport confidentiel à Bugeaud, qui sera détruit

par la suite. Cependant, il ne peut s'empêcher d'envoyer une lettre à son frère, il se réjouissait en racontant les faits :

Saint Arnaud, moins de deux mois après Pélissier, a bien enfumé lui aussi huit cents Sbéahs, pour le moins. Il s'est simplement entouré du mutisme du triomphe implacable. La vraie mort. Les enterrés jamais déterrés des grottes... [...] Même lui [Saint-Armand], ne peut s'empêcher d'écrire à son frère :

“Je fais hermétiquement boucher toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fanatiques. Personne n'est descendu dans les cavernes ! Un rapport confidentiel a tout dit au maréchal, simplement, sans poésie terrible, ni images.” (Ibid. p 111)

Le sinistre stratagème qui a entouré l'enfumade des sbéahs et qui sèmera la désolation ne sera pas pour autant enfoui à jamais. Un universitaire français du nom de Gauthier s'acharne à en débusquer les traces :

Un rapport confidentiel est envoyé à Bugeaud qui, cette fois, se garde de le faire suivre à Paris. Et l'on part. Le rapport, à Alger, sera détruit... En 1913, soixante-huit ans après, un honorable universitaire du nom de Gauthier en cherche la trace, ne la trouve pas, se demande même si Saint Arnaud, par vanterie, n'aurait pas fabulé. N'aurait pas "imaginé" cette nouvelle enfumade, pour ne pas faire moins que Pélissier et pour jouer au plus habile ! ...Mais non, l'enquêteur en retrouve le souvenir dans les récits des descendants de la tribu. (Ibid. p 110-111)

L'enfumade des Sbéahs, commise par le colonel Cavaignac est le premier crime du genre, exécuté sur des villageois sans défense, il faut dire que jamais dans l'histoire de l'humanité, un crime d'état n'a atteint une telle horreur.

Cet universitaire ; Émile –Félix Gautier, donnera plus de détails sur ce crime :

L'historien Émile –Félix Gautier, portant tout ce qu'il y avait d'officiel, accumula une solide documentation, puis se rendit sur le terrain. En 1914, il publia une étude dans complaisance. Il fit à cette occasion une constatation qui porte loin. Lorsque j'ai interrogé les européens, dit-il, ils ignoraient le fait. Mais « lorsqu'on cause avec les indigènes, la note change. Le tout premier avec qui on m'a mis en rapport a employé de suite des expressions qui m'ont frappé : « la grotte, eh ! oui ! La grotte, mon grand-père disait qu'on marchait sur les cadavres comme sur la paille ». Ils savent très bien, tous, jeunes et vieux, dans le menu détail ». Et, en effet, si l'opinion française passa vite à autre chose, si les autorités couvrirent finalement les enfumeurs, l'Algérie, elle, n'a jamais oublié ce crime majeur. [Alain, RUSCIO. 2022]

Pour écrire l'Histoire de son pays Djébar puise ses sources dans le réel, cependant, grâce à son génie, elle remet en cause la version officielle pour écrire la sienne.

Certes, faire intégrer une discipline basée sur une démarche scientifique dans un domaine fictif, se trouve être une tâche ardue. C'est là qu'intervient la création djébarienne, elle minera son texte de balises servant à guider le lecteur du roman, sur les éventuels partis-pris et les difficultés ainsi que les possibles erreurs des archives et des correspondances.

Contourner l'Histoire en passant par la fiction était le point fort d'Assia Djébar, afin de mettre en exergue certains pans de l'Histoire jusque-là laissées dans les marges du passé.

Une autre mater dolorosa, Zoulikha, héroïne oubliée, modèle absolu du courage au féminin, combattante de la guerre, dont, le corps n'a jamais été retrouvé et ne repose nulle part. Tourmentée pour l'avenir de ses filles, revient du royaume des morts pour relater à ses filles les derniers moments de torture infligée par les bourreaux d'hier. Après des mois d'interrogatoires ils décident de la faire disparaître sans laisser de traces de sa sépulture. Aucun lieu de recueillement, aucune tombe pour fixer la souffrance :

Affligée et éplorée pour l'avenir de sa fille Mina, elle lui dévoile le mystère de son arrestation :

Me laisseront-ils te guetter d'en haut, dans l'hélicoptère qu'ils me préparent, d'où ils menacent de me précipiter juste au-delà du vieux port, telle une figue trop mûre, abandonnée sur un versant de notre montagne ? Te contempler d'abord de là-haut d'où, ô Mina, ils me lanceront, malgré mes pieds ensanglantés, mes cheveux tirés en arrière qui se soulèveront dans l'éther scintillant, mes seins en coupes plates qu'ils s'appêtent à torturer (...) Je le sais, tu seras à jamais spectatrice, je le sais tu te précipiteras un jour, tu t'écorcheras peut-être les genoux, mais tu m'approcheras, et de si près, aujourd'hui, ô Mina, ma princesse ! [Djebar, 2002, p 64-65]

Seule l'écriture d'une certaine manière s'attèle à reconstituer le corps morcelé de l'héroïne, la combattante. L'héroïne fait un retour sur son arrestation, sur les interrogatoires et enfin sur les mutilations qu'elle avait subies, de toutes les tortures infligées à son corps de femme :

Ils ricanent pour l'instant, ils hurlent, ils grimacent :

Le supplice de l'hélicoptère, ou tu parles, ou tu donnes les noms des réseaux, des armes, des bandits, ou tu désignes les chefs des tribus complices, ou tu livres les noms de tes alliés dans la ville, ainsi que des bourgeoises comploteuses sous leurs voiles d'hirondelles blanches... (Ibid. p 65)

Au fil du corps texte nous assistons à la construction du corps de l'héroïne un corps de mots que la narratrice s'est donnée pour mission de l'édifier et lui assurer la pérennité grâce au pouvoir de l'écriture. Un corps qui s'est sacrifié pour l'Algérie comme des milliers d'autres femmes, des *Mater Dolorosa* qui ont préféré la mort pour donner vie à leur progéniture.

Décrire ce corps soumis à la torture, versant son flux dans l'attente d'une métamorphose

Je n'ai plus entendu mes bourreaux, je ne percevais même plus mes râles ... est ce que, si cela continuait, la torture sur mon corps aurait le même effet que presque vingt ans de nuits d'amour avec trois époux successifs ? Ou cette confusion était-elle sacrilège ? Torture ou volupté, ainsi réduite soudain à rien, un corps-peau jetée en dépouille, à même le sol gras-, la mémoire des derniers instants malaxe tout monstrueusement : torture ou volupté, mon corps peut-être parce que corps de femme et ayant enfanté tant de fois- se met à ouvrir ses plaies, ses issues à déverser son flux, en somme il s'exhale, s'émiette, se vide sans pour autant s'épuiser ! Du moins pas encore Peut-être qu'il cherche dans le noir, et hors du temps quelque métamorphose ? (Ibid. P 198).

Désir d'une métamorphose, ou désir d'accéder à une transcendance, transcendance féminine au terme d'une passion durant laquelle l'héroïne s'offre à la mutilation, à la torture pour protéger son peuple mais aussi pour écarter les dangers qui vont assombrir la destinée de ses filles et celle de toutes les femmes algériennes.

Enfin, grâce à la recherche minutieuse et le dépouillement scrupuleux des documents, grâce à une sélection intelligente. L'auteure nous fait vivre le génocide qui s'est abattu sur l'Algérie pendant plus d'un siècle, mais selon les Autres. En effet c'est en partant de récits du colonisateur, la narratrice reconstitue l'Histoire de son pays.

Tâche sûrement difficile car l'Histoire du dominant, celui qui est en position de force serait incontestablement contraire à l'idée que se fait la narratrice sur ces années d'occupation.

L'auteure, tout en réécrivant l'Histoire, cherche ce qui est tu, ce qui reste dans les interstices du passé pour le dévoiler. Cependant cette réécriture a révélé plusieurs entraves ; à commencer par la difficulté à collecter l'énorme documentation et archives concernant la guerre d'Algérie. Dans sa recherche, l'auteure s'appuie surtout, sur les écrits de colons, elle s'acharne à mettre à nu le génocide qu'a subi le peuple algérien, de démasquer la cruauté du colonisateur. S'écrit alors dans chaque chapitre l'histoire des autres puis celle de l'auteure avec l'interprétation qu'elle fait de ces documents historiques.

À travers les histoires écrites par les conquérants, qui étalent dans leurs écrits une idéologie propre à leurs convictions et leur rang, elle procède à la transformation ; à lire autrement ce qu'ils ont déjà dit, leurs traces sont le tremplin de sa réécriture : « Pélissier 'le barbare' [...] me tend son rapport et je reçois ce palimpseste pour y inscrire à mon tour la passion calcinée des ancêtres » [Djebar, 1995, p 115].

Références bibliographiques

DJEBAR, Assia. (1995). *L'Amour la fantasia*. Paris : Albin Michel.

DJEBAR, Assia. (2002). *La femme sans sépulture*. Paris : Albin Michel.

EL MAGHROUTI, Fatima. (2014), « *Négociation dans l'espace carcéral : la relation entre détenus et surveillants en maison d'arrêt* », *Négociation : Conflit, décision et délibération*, n°22, 26/12, pp 81-96 [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-negotiations-2014-2-page-81.htm> (consulté le 26/09/2023).

MONTAGON, Pierre. *Histoire de l'Algérie Chapitre XIV* ; [https://www.miages-djebels.org/IMG/pdf/Histoire de l Algerie de Pierre Montagnon Chapitre XIV.pdf](https://www.miages-djebels.org/IMG/pdf/Histoire_de_l_Algerie_de_Pierre_Montagnon_Chapitre_XIV.pdf), consulté le 26/09/2023

RUSCIO, Alain. (2022). *Un crime de l'armée française : les enfumades de Dahra (Algérie, juin 1845)*, *L'Humanité*, 13 juin, <https://www.humanite.fr/en-debat/algerie/un-crime-de-larmee-francaise-les-enfumades-de-dahra-algerie-juin-1845-754051>. Consulté le 24/09/2023.